

I
L'ÉGLISE DANS LE MONDE DE CE TEMPS

Vatican II 40 ans après

Conférence du père Christoph THEOBALD
Jésuite, théologien, et spécialiste du Concile Vatican II
Donnée à Rueil-Malmaison au printemps 2006

Cela fait un peu plus de 40 ans qui nous séparent maintenant de la fin du Concile Vatican II. Le 7 décembre 1965, un jour avant la fin du Concile, la dernière constitution conciliaire fut promulguée par Paul VI et signée par 2384 pères conciliaires présents ce jour là. Quel Parlement ! 2384 Pères. C'est le chef-d'œuvre du Concile. Il s'agit de la « constitution pastorale » sur « l'Eglise dans le monde de ce temps ». Vous le savez on a l'habitude dans l'Église catholique de citer les textes avec les premiers mots en latin « Gaudium et Spes ». C'est donc ce texte, et surtout l'intérêt qu'il suscite encore aujourd'hui, qui va nous occuper.

2300 évêques (à peu près) et supérieurs religieux et 300 experts ont pu se mettre d'accord (c'est le grand enjeu de cet événement) sur une réinterprétation de la Foi chrétienne dans le monde moderne.

Il faut, bien sûr, voir le contexte difficile des années 60. Certains se souviennent sans doute de ce contexte. Une période extrêmement difficile : c'est la guerre froide, il y a deux blocs Est-ouest. Peut-être vous souvenez-vous en 1961 de la construction du mur de Berlin. En 1963 c'est la crise des fusées atomiques implantées par l'URSS à Cuba face aux USA. C'est en même temps la décennie de la décolonisation et tous les débats sur le développement, c'est encore les accords d'Évian avec l'Algérie. En 1962 (donc l'année de l'ouverture de Vatican II) c'est l'industrialisation forcenée. Il y a alors à l'époque le génie d'un homme, un prophète, Jean XXIII, qui voit dans ces évolutions les signes d'un avenir, comme il dit, « meilleur pour l'Église et pour l'humanité ». Voilà donc le contexte.

Dans l'église catholique ces grandes assemblées se réunissent lorsque des questions se posent et qu'un personnage seul ne peut pas les résoudre ; le pape ne peut pas résoudre toutes les questions c'est pourquoi il y a ces assemblées œcuméniques. Nous connaissons dans l'église catholique 21 Conciles œcuméniques et, si nous regardons le corpus qu'a écrit le Concile Vatican II, cela fait à peu près un tiers de l'ensemble des textes produits par les 21 Conciles œcuméniques. On voit ainsi les dimensions extraordinaires de ce corpus, c'est un corpus qui traite de tout un bilan dans l'histoire du christianisme et, pour la première fois, on a le courage d'aborder la totalité des questions qui se posent : quatre constitutions (on entend derrière évidemment le langage juridique de l'État moderne), quatre textes constitutionnels comme les quatre évangiles, neuf décrets d'application, trois déclarations, dont de grandes déclarations importantes sur la liberté religieuse et sur les rapports entre l'Église et les autres religions.

On comprend (quand on regarde un peu de près cette situation historique que je viens d'évoquer) qu'il s'agit ici d'un véritable miracle, c'est peut-être un des plus grands miracles du XXe siècle que l'Église, la tradition chrétienne, ait pu à nouveau se mettre d'accord - au moins pour un certain temps - sur l'essentiel, l'Église étant devenue progressivement à l'époque moderne une église mondiale. Tout est reconsidéré pendant le Concile Vatican II, et je dirais sous un angle précis selon le souhait du pape Jean XXIII : l'angle pastoral. Il voulait un Concile pastoral, ce qui ne signifie nullement une absence de rigueur doctrinale. Que veut dire « pastoral » ? Selon Jean XXIII il s'agit de vivre et de dire véritablement notre identité de chrétiens ou de disciples de Jésus Christ, mais de la vivre et la dire en relation avec notre temps. Au fond l'identité chrétienne n'est jamais acquise une fois pour toutes dans l'histoire, à travers les multiples cultures. Elle doit toujours se redire à nouveau, se réinterpréter et se communiquer d'une

manière nouvelle en relation avec les femmes et les hommes avec lesquels nous partageons la vie en société dans une sorte d'échange.

C'est cette notion d'échange ou de dialogue qui sera donc une notion clef, pastorale, du Concile Vatican II.

Je vais vous lire le début de cette constitution, la toute première phrase, parce que d'une certaine manière l'ensemble y est déjà : les deux grandes nouveautés de ce texte, et les deux grandes nouveautés au fond du Concile Vatican II. *« Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, (après on précise) : des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ »*. Voilà le point essentiel. Il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur coeur. Voilà l'essentiel du message du Concile Vatican II.

Je précise un tout petit peu cette double nouveauté : il s'agit d'abord d'une révolution copernicienne, si je puis dire, dans le rapport de l'Église à la société. L'Église se situe ici d'abord en position d'écoutante, celle qui écoute : c'est le mot écho « rien de ce qui est humain ne peut pas trouver écho chez les chrétiens ». Il s'agit d'une expérience d'écoute, d'un véritable échange, d'une solidarité, on pourrait même parler d'une symétrie, et à la fin de la première partie de cette grande constitution vous avez un certain nombre de passages où nous est dit ce que l'Église peut apporter à la société, mais c'est aussi pour la première fois que cela est dit avec tant de force, ce qu'elle peut recevoir de la société.

Pourquoi cette affirmation ? Parce que le Concile présuppose que Dieu est déjà au travail dans l'histoire. Dieu est déjà au travail dans la société, il nous précède en son Esprit, et quand l'Église et les chrétiens annoncent l'Évangile, cet Évangile, cette Bonne Nouvelle est déjà précédée dans la société par toutes les questions au fond que les humains se posent, et auxquelles ils savent eux aussi déjà répondre. Ça c'est la première nouveauté. Les chrétiens ne peuvent pas ne pas se concevoir en relation avec d'autres. Et ensuite deuxième nouveauté qui se trouve déjà ici dans cette petite indication : quel est le terrain de l'échange ? C'est le terrain commun entre l'Église et le monde de ce temps, le terrain d'échange c'est l'homme. Jean-Paul II avait toujours, depuis le début de son pontificat, insisté là-dessus. Donc c'est l'homme, et le texte est beaucoup plus précis : ce qui est vraiment humain, c'est ça le terrain d'échange. Mais voilà toute la question est là : qu'est-ce qui est vraiment humain ?

Il ne s'agit pas seulement de l'humain en général, mais de l'humain dans toutes ses différentes expressions. Le texte parle ici des aspects positifs, de la joie, de la jubilation, de l'homme créateur, de celui qui agit dans la société politique, de l'homme qui a des succès, mais on parle aussi des échecs, de la tristesse, et surtout d'un aspect si important à l'époque moderne qui est l'angoisse. L'homme sous ces deux aspects fondamentaux. Mais c'est l'homme aussi, dans sa vie familiale, c'est l'homme qui est créateur de culture, c'est l'homme qui travaille, c'est l'homme qui échange des biens dans le monde économique, c'est l'homme qui organise la vie politique, et le Concile est extrêmement sensible à l'essor de l'humanité dans une société qui est en voie de globalisation. Quel sera le rapport de l'homme à la violence, comment finalement pourra-t-il gérer les questions de paix ?

Ce qui est véritablement humain est pris ici au sérieux dans son unité, et en même temps dans toute sa différenciation. C'est cela le terrain commun entre l'Église et le monde de ce temps. Il y a ici un passage tout à fait remarquable qui introduit la notion de « signe des temps » que je vais vous lire maintenant.

« Pour mener à bien cette tâche, cette tâche de l'évangélisation, l'Église a le devoir à tout moment de scruter les signes des temps, et de les interpréter à la lumière de l'Évangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre d'une manière adaptée, à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future, et sur leurs relations réciproques ».

Voilà les deux nouveautés : un nouveau rapport de l'Église à la société. Premièrement l'Église qui se sent déjà précédée d'une certaine manière avec son annonce évangélique par les êtres humains, et deuxièmement un terrain commun à trouver. C'est cette question qui nous hante tous au fond : qu'est-ce qui est véritablement humain, et comment le discerner, et l'interpréter aujourd'hui ?

Gaudium et Spes est le résultat de ce travail d'interprétation. Un travail fait pour la première fois d'une manière aussi systématique, mais comme dit le texte un travail sans cesse à refaire quand la situation change. Et bien sûr une partie de l'actualité du texte est exactement ici. Il y a un certain nombre

de points (je vais en nommer quelques-uns tout à l'heure) qui sont évidemment tombés en désuétude aujourd'hui. 40 ans c'est beaucoup. La date décisive c'est 1989, date de la sortie d'un monde bipolaire et de l'entrée dans la globalisation créant un monde pluripolaire. C'est toute l'étoffe des sociétés modernes qui est en train de changer, Gaudium et Spes ne pouvait pas prévoir cela. Donc beaucoup de choses ont changé depuis, mais ce qui reste, et je le dis d'emblée, ce qui est la forte actualité du texte, c'est une attitude de fond, c'est-à-dire cette sorte de bienveillance fondamentale par rapport à la société même si cette société est traversée par des conflits, par des inquiétudes, des angoisses, des divisions, et même par le péché comme dit le texte. Et l'attitude de fond est une manière de procéder, une méthode, une manière de discerner la présence de Dieu dans la société.

Je vais maintenant parler d'une manière un peu plus explicite du texte de Gaudium et Spes, vous en montrer les grandes articulations, la dynamique de fond, et de fait le discernement que le Concile de Vatican II a réussi à produire. Ensuite, dans un deuxième temps, je viendrai à la question de l'actualité de ce texte.

Première partie : le discernement du Concile

Comment a-t-on procédé à l'époque ? Le Concile a ressenti d'abord la nécessité qui est encore la nôtre aujourd'hui de procéder à un diagnostic, et c'est ce que le texte appelle l'exposé préliminaire qui porte le beau titre de : « **La condition humaine dans le monde d'aujourd'hui** ». C'est la première fois qu'un Concile procède à un diagnostic historique : Où en est-on dans l'histoire ? Veilleurs, à quelle heure sommes-nous aujourd'hui ?

Ensuite viennent les deux parties du texte :

1. une première partie qui s'intitule : « L'Eglise et la vocation humaine » et c'est cette partie là qui tente de répondre à la question : « Qu'est-ce qui est vraiment humain aujourd'hui ? Qu'est-ce que l'être humain aujourd'hui ? »
2. une deuxième partie qui porte le titre de quelques problèmes plus urgents. C'est là où l'on entre dans un discernement plus précis et plus concret de ce qui se passe dans la société. Mais on a déjà un critère de discernement, car pour discerner il faut avoir évidemment un barème, un critère, c'est la vocation de l'homme. Ces problèmes plus urgents (je l'ai déjà noté) c'est la famille, c'est la culture, c'est la vie économique, c'est la vie en société, et c'est la lente construction d'une société internationale et globalisée. Voilà donc le plan de cette deuxième partie.

Cette deuxième partie ne traite pas seulement de quelques questions urgentes, mais traite de la totalité de la vie humaine dans sa différenciation, et prend au sérieux quelque chose qui est devenu évident pour nous (mais qui ne l'était pas du tout à l'époque pour l'Église) à savoir que dans ces différents niveaux de l'existence humaine jouent différentes logiques.

Vous ne pouvez pas aborder la vie familiale de la même manière que la vie économique, que la vie culturelle, que la vie politique etc... Notre problème d'êtres humains aujourd'hui c'est que nous avons tous plusieurs vies si je puis dire, nous existons dans une vie familiale, nous avons notre vie de travail, nous sommes intéressés, éventuellement engagés, dans la vie politique. Qu'est-ce qui permet de faire l'unité de tout cela ? C'est la question de fond de la deuxième partie et encore sa grande actualité.

Parcourons un peu l'ensemble, et je commence d'abord avec le diagnostic qui est tout à fait au début.

Le texte commence à nous montrer une « véritable mutation » de l'être humain qui atteint tous les niveaux de son existence, et pas seulement les niveaux de la vie économique, de la vie politique, de la vie culturelle mais surtout la Psyché de l'être humain, sa manière de se situer dans la société, à la fois comme individu et comme être en relation avec un groupe, avec une nation, avec une société.

Le texte parle ici en termes de crise de croissance, il est très intéressant de le noter, ça fait partie de la vision positive que le Concile porte sur l'histoire humaine.

Les crises ne sont pas niées (nous serions peut-être aujourd'hui un peu plus pessimistes de ce point de vue là). mais on parle en termes de crise de croissance, et au fond de cette crise de croissance, dit le Concile, se manifestent des déséquilibres fondamentaux.

Le numéro quatre du texte affirme cela : « *jamais le genre humain n'a regorgé de tant de richesses et de tant de possibilités, d'une telle puissance économique, et pourtant une part considérable des habitants du globe sont encore tourmentés par la faim et la misère, et des multitudes d'êtres humains ne savent ni lire ni écrire* » et on reprend comme une sorte de litanie les déséquilibres « *jamais les hommes n'ont eu comme aujourd'hui un sens aussi vif de la liberté, mais au même moment surgissent de nouvelles formes d'asservissement social et psychique, alors que le monde prend une conscience si forte de son unité, de la dépendance réciproque de tous dans une nécessaire solidarité, le voici violemment écartelé par l'opposition de forces qui se combattent. Crise de croissance, naissance d'une sorte de potentiel de violence au coeur de ce monde et des déséquilibres fondamentaux. Et ces déséquilibres produisent le diagnostic continu comme jamais avant* ». C'est une formule vous voyez qui revient sans cesse dans le texte. Il a une conscience chez les pères conciliaires d'une césure, comme jamais avant, qui revient sans cesse. Comme jamais avant l'homme est menacé par une radicale incertitude par rapport à lui-même. Et c'est ça le coeur du diagnostic : l'incertitude de l'homme par rapport à lui-même. C'est ce qui produit au fond dit le Concile cette angoisse qui traverse l'être humain aujourd'hui, et cette sourde tristesse, et aussi parfois ce manque d'espoir et de joie. Et derrière cette incertitude de l'homme par rapport à lui-même se profile progressivement une crise d'orientation qui renvoie finalement l'homme à ce qu'il est fondamentalement, parce que l'homme naît, nous dit le Concile, comme un être indéterminé qui n'est pas à dresser, mais qui est renvoyé à sa propre liberté pour donner forme à sa propre existence. D'où le problème fondamental de l'orientation : qu'elle est notre orientation, et le problème des finalités ?

Dans les sociétés anciennes, les sociétés classiques, nous pouvions faire immédiatement appel aux religions pour trouver notre orientation, et pour l'homme contemporain d'une certaine manière le ciel est devenu vide, il est renvoyé à lui-même, très radicalement, et c'est ce qui va produire la question fondamentale : qui suis-je comme être humain, quel est mon but, quelle est ma finalité ? La conclusion de ce diagnostic est tout à fait remarquable, le mot Foi n'est pas encore venu jusqu'à maintenant. Je pense que c'est voulu par le Concile Vatican II de trouver d'abord un terrain commun avec le questionnement de toute l'humanité, et de rejoindre ce questionnement pour parler de la foi au coeur des questions de l'homme moderne.

Je vais vous lire la conclusion, la remarquable conclusion de ce diagnostic.

On revient aux déséquilibres : « *en vérité les déséquilibres qui travaillent le monde moderne sont liés à un déséquilibre plus fondamental qui prend racine dans le coeur même de l'homme* ». On sent déjà une sorte de progression. À partir du diagnostic un peu sociologique et politique, si je puis dire, on tente de rejoindre, au fond, l'intériorité de l'homme, et c'est ça la véritable menace qui pèse sur lui : le difficile accès à son intériorité, à son coeur. C'est en l'homme lui-même en effet que de nombreux éléments se combattent : d'une part comme créature il fait l'expérience de ses multiples limites, d'autre part il se sent illimité dans ses désirs et appelé à une vie supérieure.

Sollicité de tant de façons, il est sans cesse contraint de choisir et de renoncer. Voyez l'homme est renvoyé à lui-même, sans cesse contraint de choisir et en même temps de renoncer. Pire, faible (et c'est là où vient pour la première fois le mot pêcheur) il accomplit souvent ce qu'il ne veut pas, et n'accomplit pas ce qu'il voudrait. En somme c'est en lui-même qu'il souffre de division, et c'est de là que naissent, au sein de la société, tant et de si grandes discordes. On fait donc un pas de plus dans ce diagnostic, et on sent déjà ici une présence de la foi chrétienne.

À partir de cela le texte passe en revue un certain nombre de solutions des philosophies matérialistes et autres, et fait une petite typologie des positions, et conclut à la fin de la manière suivante : « néanmoins le nombre croît de ceux qui face à l'évolution présente de l'humanité se posent les questions les plus fondamentales, ou les perçoivent avec une acuité nouvelle : qu'est-ce que l'homme, que signifie la souffrance, le mal, la mort qu'ils subissent malgré tout le progrès. À quoi bon ces victoires payées d'un si grand prix, que peut apporter l'homme à la société, que peut-il en attendre, qu'advient-il après cette vie ? »

Vous voyez donc qu'on a changé tout d'un coup de climat, le diagnostic est devenu un diagnostic réellement spirituel, mais vous sentez bien que c'est un discours audible dans le forum même de nos sociétés. Il n'y a encore rien de spécifiquement chrétien ici. Et vient ensuite seulement dans le texte l'apport propre du christianisme.

Dans le numéro 10 du texte, l'Église quant à elle croit que le Christ mort et ressuscité pour tous, entendons bien pour tous, offre à l'homme, par son Esprit, lumière et force pour lui permettre de répondre à sa très haute vocation. Voyez le texte ne propose pas ici le vieux schéma que la plupart d'entre vous connaissent du catéchisme (on pose des questions et l'Église répond). C'est ça la révolution copernicienne : l'Église ne répond pas ici aux questions qui se posent, mais elle apporte, comme dit le texte ici, une lumière, une intelligence, d'abord des questions elles-mêmes, et ce qui est peut-être beaucoup plus important encore que la lumière, c'est une énergie, c'est une force, parce que c'est peut-être de cela que l'homme moderne a le plus besoin dans nos sociétés, une sorte d'énergie intérieure pour pouvoir tenir debout. Et c'est ça la question de la vocation de l'homme. Voilà le premier acte du Concile, c'est un acte de discernement, un acte de diagnostic, qu'on peut bien sûr discuter, mais je pense personnellement, et j'y reviendrai à la fin, que ce diagnostic garde encore toute son actualité aujourd'hui.

Vient alors un exposé de la vocation humaine : quel est donc finalement la vocation humaine?

On peut le dire aussi d'une autre manière : quel est notre métier d'homme ? Et le terme vocation, je trouve, est très bon ici parce qu'il nous signale deux choses. Nous réduisons souvent le terme vocation à la vocation baptismale, ou à la vocation presbytérale ou religieuse etc. Le Concile utilise ce terme d'abord pour parler de notre métier d'homme et de femme. Quel est ce métier au fond? Au coeur de l'être humain il y a donc cette indétermination, ce mystère. L'homme peut y entendre un appel, c'est-à-dire un appel à devenir plus humain, et ce que l'Évangile lui apporte c'est un message souverainement humain le texte le dit explicitement. C'est-à-dire l'Évangile tente ici dans ce texte d'humaniser l'être humain, mais souverainement, c'est-à-dire jusqu'au bout.

Comment le texte procède-t-il pour montrer cela ?

Vous avez quatre chapitres dans cette partie qui explicite cette vocation humaine dans la modernité, dans notre modernité.

Un premier petit chapitre sur la dignité humaine (je vais en dire un petit mot) ensuite, lié à ce premier chapitre, un deuxième sur la communauté humaine, l'homme comme être absolument singulier, et l'homme je dirais comme être communautaire fondamentalement, avec la distinction entre homme et femme. Ensuite un chapitre très original, qui est sans doute le chapitre le plus important de cette première partie, sur l'activité de l'homme dans l'univers, l'activité technique, scientifique, économique et politique. Il y a un dernier chapitre, un quatrième, qui revient sur cet échange entre l'Évangile et l'être humain, et entre l'Église et la société.

Ici le principe d'interprétation de la vocation humaine est très simple à comprendre, parce que le texte fait un lien entre le Christ et Adam. Adam n'est pas ici compris, d'une manière un peu mythologique, comme le premier être humain, mais comme une sorte de type, c'est-à-dire l'être humain collectif, le genre humain, et le texte nous montre que le Christ est l'homme parfait, il a conduit l'humanité jusqu'au bout, et en ce sens, c'est Lui ici, le Christ, dont il est question dans cette première partie, qui est le principe de cette vocation humanisante de l'Évangile.

Que retenir de cette première partie ?

Je retiendrai d'abord, dans le premier chapitre sur la dignité humaine, une affirmation claire et nette qui dit que le coeur de l'être humain est sa conscience. Depuis cette époque là, il y a dans tous les grands textes de l'Église cette référence à ce qu'on appelle la conscience, et le texte dit même : « *c'est l'endroit où tout être humain dans sa singularité absolue est seul avec son propre mystère, seul avec sa vocation, et finalement seul avec celui que nous appelons Dieu.* » Cette conscience se trouve devant une énigme fondamentale qui est effectivement sa finitude, qui est la mort, et c'est ici que un Concile traite pour la première fois de l'athéisme, d'une manière extrêmement respectueuse, en faisant d'ailleurs la différence entre différents types d'athéisme, et en mettant d'une certaine manière de côté l'athéisme totalitaire d'État. Evidemment on fait ici référence au communisme des pays de l'Est à l'époque.

Le coeur du premier chapitre est donc cet appel continu à la dignité humaine. Le texte appelle les chrétiens, en solidarité avec d'autres (c'est l'appel le plus profond) à défendre à l'heure actuelle un peu partout cette conscience individuelle, cette dignité humaine.

Dans la deuxième partie, au deuxième chapitre, cette conscience est reliée à la communauté, aux relations communautaires que nous entretenons, et à ces notions fondamentales que nous connaissons tous, que sont les grandes notions des traditions démocratiques. On réactive ici d'une certaine manière l'arrière plan chrétien, ce n'est pas l'unique arrière plan, mais l'arrière plan chrétien de ces grandes révolutions démocratiques : la question du bien commun, le respect de la personne, jusqu'au respect de l'adversaire, les valeurs d'égalité et de justice, la responsabilité et la participation. Donc les grandes valeurs démocratiques.

Vient ensuite le troisième chapitre, et c'est le point que je voudrais un tout petit peu mettre en valeur à cause de sa grande actualité : ce qui nous est dit ici sur l'action humaine.

Il s'agit donc de la conscience en relation avec d'autres consciences habitées par un certain nombre de valeurs humanistes pourrait-on dire, des valeurs fondamentales, qui est appelée à s'exprimer, à agir et à transformer l'univers par les grands moyens que sont les sciences, les techniques, la vie économique et la vie politique. Une gigantesque transformation de l'univers.

C'est là où apparaît le concept central qui a fait évidemment beaucoup de difficultés à l'époque du Concile, (et le fait encore aujourd'hui) c'est le concept d'autonomie. Le texte est très clair ici. Il appelle cela la juste autonomie, en nous expliquant que jamais Dieu ne peut être compris comme concurrent de l'humanité de l'homme, comme concurrent de l'autonomie de l'homme.

Le texte nous dit que souvent l'irritation que d'autres croyants ou d'autres personnes que nous rencontrons (des athées, des indifférents) expriment par rapport à l'Église, c'est le soupçon que l'Église ne prend pas très au sérieux l'autonomie de l'être humain.

Il est formulé d'une manière conditionnelle. Si par autonomie des réalités terrestres on veut dire que les choses créées, et les sociétés elles-mêmes ont leurs lois et leurs valeurs propres que l'on doit peu à peu apprendre à connaître, à utiliser et à organiser, une telle exigence d'autonomie est pleinement légitime. Non seulement elle est revendiquée par les hommes de notre temps, mais elle correspond à la volonté même du Créateur. C'est en vertu de la création même que toutes choses sont établies selon leur propre consistance, leur vérité et leur excellence propre, avec leur ordonnance et leurs lois spécifiques. L'homme doit respecter tout cela et reconnaître des méthodes particulières à chacune des sciences et des techniques. C'est pourquoi la recherche méthodique dans tous les domaines du savoir, si elle est menée d'une manière vraiment scientifique, et si elle suit les normes de la morale, ne sera jamais réellement opposée à la Foi. À ce propos qu'on nous permette de déplorer certaines attitudes qui ont existé parmi les chrétiens eux-mêmes, insuffisamment avertis de la légitime autonomie de la science, source de tension et de conflits, elles ont conduit beaucoup d'esprits jusqu'à penser que science et Foi s'opposaient. C'est une sorte d'amende honorable par rapport à l'affaire Galilée, et tous les conflits qui ont scandé le XVIIIe, le XIXe et la première moitié du XXe siècle, qui ont construit une sorte de concurrence entre Dieu d'un côté et l'humanité de l'homme. L'enjeu est toujours le même : comment comprendre la Foi en Dieu comme une force d'humanisation et de purification de l'être humain jusqu'au bout ?

Voilà la première partie de ce texte qui est un appel prophétique, peut-on dire, adressé à la fois aux chrétiens et aux autres pour défendre aujourd'hui la vocation humaine dans son intégralité.

Il y a ensuite la deuxième partie du texte traitant de quelques problèmes plus urgents.

C'est un titre un peu modeste, un peu trop modeste, parce que derrière cette deuxième partie, il y a la tentative de parler d'une manière extrêmement différenciée de l'ensemble des différents champs de l'être humain.

Au fond que fait le texte ? Dans la première partie, il nous a proposé un principe et des principes de discernement, des valeurs aussi pourrait-on dire. Dans la deuxième partie, il nous expose différents types de discernement pour nous apprendre d'une certaine manière à discerner nous-mêmes dans ces différentes situations. L'appel à la conscience, c'est l'enjeu précisément.

Quels sont les chantiers ? C'est d'abord, évidemment, les rapports entre l'homme et la femme, le mariage. Pour la première fois l'Église affirme ici avec force que le but principal du mariage c'est l'amour (ça nous paraît aujourd'hui presque comme un acquis, un acquis tellement menacé, nous le savons bien) et introduit ce principe.

Vous savez peut-être que Paul VI, d'une manière un peu craintive, a retiré du Concile la question du contrôle des naissances, donc le Concile n'a pas traité cette question là, qui est devenue ensuite l'encyclique en 1968 « *Humanae vitae* », publiée en août 1968. Cependant le Concile avait introduit ici dans ce premier chapitre un principe de discernement tout à fait fondamental, le principe de la maternité et de la paternité responsables, avec donc l'appel à la conscience.

Je vais vous citer quand même ce texte tout à fait remarquable : « *dans le devoir qui leur incombe de transmettre la vie et d'être des éducateurs, les époux savent qu'ils sont les coopérateurs de l'amour du Dieu créateur, et comme ses interprètes* ». C'est la première fois aussi qu'on tente de montrer ici l'autonomie des époux, c'est-à-dire qu'ils sont à l'image du Créateur justement dans leur amour et dans la transmission de la vie, et ils sont les interprètes de Dieu. « *Ils s'acquitteront donc de leur charge en toute responsabilité humaine chrétienne et dans un respect plein de docilité d'un commun accord et d'un commun effort, ils se formeront leur propre jugement. Ils prendront en considération à la fois et leur bien, et celui des enfants déjà nés ou à naître. Ils discernent les conditions aussi bien matérielles que spirituelles de leur époque, et de leur situation, ils tiendront compte enfin du bien de la communauté familiale, des besoins de la société temporelle et de l'Église elle-même. Ce jugement, se sont en dernier ressort les époux qui doivent l'arrêter devant Dieu* ».

Ce sont des textes qu'on a déjà entendu évidemment, qui sont devenus presque notre bien commun à l'heure actuelle, mais c'était révolutionnaire à l'époque de dire cela : le renvoi à la responsabilité.

Ensuite on élargit le terrain : dans le chapitre deux c'est toute une réflexion sur la culture, la force humanisante de la culture, et l'appel des chrétiens à y participer.

Le chapitre trois (qui a été très débattu et a été ensuite repris par les évêques américains, sur la vie économique et sociale) est le chapitre où dans le texte vous sentez peut-être le plus cette sorte d'évaluation entre les principes de justice d'un côté, et une évaluation extrêmement difficile selon le principe du moindre mal, c'est-à-dire que la situation idéale n'existe jamais.

Un chapitre quatre sur la vie de la communauté politique qui réaffirme l'attachement de l'Église à la démocratie et invite donc les chrétiens à y participer à partir des principes de discernement qui sont les leurs.

Le grand cinquième chapitre porte sur la sauvegarde de la paix et la construction de la communauté humaine. Vous y trouvez la condamnation de la guerre totale, c'est pratiquement la seule véritable condamnation que le Concile a prononcée. Il y a aussi une longue réflexion sur la course aux armements, la prolifération des armes, et la difficulté extrême (à l'époque on est dans l'équilibre de la terreur) de sortir d'un équilibre de la terreur, et d'entrer dans une société internationale de plus en plus contractuelle qui respecte les intérêts des uns et des autres. Voilà l'apport de ce texte.

Je voudrais terminer pour introduire notre débat, en évoquant maintenant l'actualité de *Gaudium et Spes*. Il me semble que cette question était déjà présente dans ma lecture, mais je voudrais maintenant souligner un certain nombre d'aspects d'actualité, essentiellement trois aspects. Et en terminant, j'en dirai peut-être quelques limites.

D'abord la première chose qu'il faut dire à mon avis, c'est qu'un nouveau genre de texte nous est proposé ici. Ce n'est pas un texte de loi. L'Église dans ses encycliques, jusqu'au Concile Vatican II, et ça commence à changer avec Jean XXIII, a essentiellement à édicter des lois de comportement. Soit des lois fondées sur les données bibliques, le Décalogue, soit des lois fondées sur la tradition ecclésiale, soit des lois qu'elle tentait de déduire de ce qu'elle appelait aussi la nature humaine (dans le débat sur la sexualité humaine, sur la contraception, cette question était évidemment présente à l'époque).

Un nouveau genre de texte, c'est un texte qui est un texte de conseil, et tout change à ce moment-là. Que fait l'Église ici ? Elle donne évidemment quelques principes de base plutôt formels tirés essentiellement de la Bible lue dans une perspective humaniste (elle s'adresse ici à toute humanité) et on peut se rappeler que Paul VI avant la rédaction finale de ce texte est parti à New York et s'est présenté devant les Nations Unies. C'est une scène extrêmement émouvante, il a tenté de dire aux nations cet appel de l'Église à servir l'humanité tout entière.

Dans la deuxième partie le texte ajoute quelques cas, quelques exemples, quelques cas concrets, quelques questions urgentes de discernement, en invitant ainsi chaque chrétien à faire lui-même le travail de discernement. Et c'est cela la grande actualité du texte. C'est presque une recette de cuisine. Il ne faut pas confondre une recette de cuisine, avec la cuisine elle-même et ce que l'on mange concrètement. C'est une méthode pour apprendre aujourd'hui à discerner à partir de la conscience, et à plusieurs, ce qui est véritablement humain. C'est un mode d'emploi si je puis dire. Le Concile veut éclairer la conscience humaine, et fournir à la conscience humaine le courage de prendre des décisions. On comprend alors que ce texte qui a été écrit par des évêques, mais avec beaucoup d'experts laïques à l'époque (c'est le seul texte qui a été écrit avec un certain nombre d'experts laïques) est un appel à l'expérience de chacun de nous dans ses situations concrètes, qu'il s'agisse de la situation familiale, qu'il s'agisse de ses responsabilités culturelles, économiques, politiques, ou par rapport à la paix internationale, à discerner en conscience cette orientation vers un plus humain. Voilà me semble-t-il le premier acquis de ce texte et sa modernité.

Je pense d'ailleurs que nous sommes encore très loin sur ce point, d'appliquer réellement Gaudium et Spes, parce que beaucoup de chrétiens attendent encore, d'une certaine manière, du magistère, non pas des conseils, mais des commandements : « tu dois faire ceci et cela ». C'est donc un premier aspect du texte et de son actualité.

Ensuite la deuxième actualité de ce texte, c'est sa manière de comprendre l'Évangile, l'Évangile de Dieu,

Qu'est-ce que c'est que cet Evangile ? C'est l'appel à croire que pour tout être humain, et pour nos sociétés humaines, et pour l'ensemble de l'humanité, la vie tient effectivement sa promesse, un Evangile, et un Evangile de Dieu qui est une force radicalement humanisante. Voilà le deuxième atout de ce texte. On peut formuler ceci aujourd'hui dans d'autres termes et d'une autre manière : Dieu ne vient jamais par effraction dans l'histoire de l'humanité. Dieu ne fait pas violence à l'humanité. Il vient en douceur, il vient de l'intérieur même de l'humanité. Il compte plutôt sur la liberté humaine, sur la capacité d'apprentissage de l'être humain, sur sa capacité de se réformer et de se laisser convertir. C'est un deuxième acquis, une manière de comprendre l'Évangile dans notre époque.

Il y a plusieurs aspects qui sont tout à fait étonnants qui ressortent de cela : par exemple le traitement de la question du péché dans le texte d'une extrême actualité. Certes le péché humain c'est quelque chose de dramatique, et on peut définir le péché comme une transgression d'une loi, le texte ne le nie pas, il l'affirme, il l'expose même, mais l'axe du texte est différent au fond, il tente de montrer plutôt les effets déshumanisants du péché, les déséquilibres que le péché produit dans la conscience humaine inquiète, angoissée, les déséquilibres entre l'individu et la collectivité, les déséquilibres dans l'action humaine etc. C'est une manière de mettre l'homme devant les effets de ce qu'il produit, et de susciter en lui la capacité d'apprentissage, c'est une autre manière de parler du péché. Le service de l'Église dans Gaudium et Spes est d'abord un service de guérison, destiné à apporter des énergies nouvelles.

Et le dernier aspect de cet Evangile, je le caractériserais : c'est l'aspect utopique dont nous avons tant besoin aujourd'hui, cette utopie qui est au fond une paix dans l'humanité tout entière. Si vous n'avez pas cette visée humanisante, comment alors gérer avec courage les violences qui traversent nos sociétés et qui traversent les relations entre nos sociétés. Voilà le deuxième acquis pour nous aujourd'hui de ce texte : un Evangile de Dieu humanisant, un certain traitement du péché, une Église au service de l'homme, et une vision utopique et globalisante de la paix de l'humanité. Quand on regarde le ministère des papes successifs depuis Jean XXIII, ils ont passé beaucoup de temps et d'énergie précisément en vue de la paix entre les nations.

Il reste un dernier acquis que je voudrais souligner. Il s'agit toujours selon Gaudium et Spes d'un travail à accomplir localement. Dans chaque paroisse, dans chaque communauté, dans chaque diocèse, il y a une institution qui est née à la suite de Gaudium et Spes, c'est ce qu'on appelle les conseils diocésains de la pastorale, qui sont des conseils qui tentent de refaire l'opération, mais en microclimat.

Cela veut dire faire un diagnostic, dire quelque chose, dire où nous en sommes dans ce département, ici. Que pouvons nous dire de la vocation de l'homme ? En dernière instance dans les différents champs de l'existence humaine ? Quel critère de discernement proposer ? Il me semble que fait partie de ce travail local la nécessité de proposer une spiritualité de notre présence dans le monde, une sorte d'attitude fondamentale de bienveillance, une attitude d'écoute. C'est à ça que le Concile nous invite.

Voilà, pour terminer, je dirais que c'est un texte qui date déjà, et on sent davantage aujourd'hui son caractère précisément utopique face à la réalité telle qu'elle est, mais en même temps c'est à mon avis un texte quand même assez réaliste. On pourra y revenir peut-être tout à l'heure dans l'échange, il y a des choses peut-être à critiquer dans le texte, vous allez voir.

ÉCHANGE ET QUESTIONS

Alban Sartori :

Je suis frappé à titre personnel par plusieurs choses, la première c'est de voir que beaucoup des thèmes cités dans Vatican II, que ce soit la famille, que ce soit l'activité économique se sont réinvités dans nos débats mêmes politiques, et seront sûrement des facteurs de différenciation dans les stratégies de nos futurs présidentiables, c'est quelque chose de nouveau, après 40 ans que cela ai pu disparaître et réapparaître à ce point là. Je retiens aussi en face de cela la perte des repères comme une piste du caractère toujours actuel du thème d'analyse de Gaudium et Spes. J'avais une question qui réapparaît régulièrement dans l'Église sur un point en particulier, quand tu nous disais que très certainement l'Église n'avait pas fini d'appliquer Vatican II. Certains chrétiens en appellent aussi à un nouveau Concile, à Vatican III. Quel est ton point de vue là-dessus ? Réapprofondir ou se réapproprier Vatican II, ou partir sur autre chose ?

Réponse de Christoph Theobald :

Personnellement je ne pense pas que le moment d'un nouveau Concile soit venu, pour différentes raisons. Je vous ai parlé tout à l'heure, tout à fait au début, d'une assemblée de 3300 évêques. Si on appliquait les critères utilisés en 1962, au moment de la convocation, on convoquerait aujourd'hui un Concile Vatican III ayant à peu près 5000 participants. Déjà en 1962 c'était la limite absolue. Comment créer une communication réelle à l'intérieur d'une assemblée de 5000 personnes pour qu'il y ait un échange qui puisse se produire, sinon vous avez quelques personnages qui prennent le pouvoir, et il y a des experts de l'extérieur qui imposent les choses, et un Concile fonctionne d'une tout autre manière, c'est un véritable discernement.

Alors pour préciser ce petit point : pourquoi ? Pour certaines raisons à mon avis, il faut donc imaginer complètement à nouveau d'autres procédures. La France a fait une option extrêmement intéressante à partir des années 85, d'autres pays comme les Pays-Bas, l'Allemagne, ou d'autres continents comme l'Amérique latine, ont fait des grandes assemblées continentales ou nationales. En France on n'a pas eu de Concile national, mais on a eu à partir de 1985 le mouvement des synodes diocésains. Il s'est fait ici en France exactement ce que dit Gaudium et Spes d'une certaine manière. Globalement les synodes diocésains ont été vécus d'abord à la base. Je crois que nous en sommes là, parce que sinon on ne sortira pas d'une vision totalement hiérarchique de l'Église.

Cet appel à la conscience, cet appel pour l'Église locale, cet appel aux groupes, permet une véritable mutation en profondeur, et c'est peut-être à partir de cela qu'un jour, d'une manière ascendante, des assemblées continentales, et finalement un nouveau Concile œcuménique pourra se réunir. Mais pour le moment ce n'est pas urgent.

Questions :

1. *Est-ce que la disparition du monde bipolaire est à l'origine de la montée des individualismes de nos sociétés ?*
2. *Je suis entièrement d'accord avec vous, mais alors comment comprendre l'intervention récente de Benoît XVI contestant que le Concile ait été un changement ?*
3. *Il y a un autre allemand célèbre dans l'église qui est le pape Benoît XVI, on l'a présenté successivement comme l'un des inspirateurs novateur du Concile, puis je cite « comme un affreux conservateur » lorsqu'il était préfet de la congrégation pour la doctrine de la Foi. Le pape actuel est-il toujours inspiré par le Concile, et est-il capable de faire évoluer l'Église sur un certain nombre de sujets de société ?*

Réponses de Christoph Theobald :

Je prends les questions selon l'ordre, ce sont d'excellentes questions.

1. Je pense, si on prend la première question sur la disparition du monde bipolaire et sur l'individualisme, que c'est effectivement une question de diagnostic de la situation actuelle. Je ne pense pas qu'il y ait un lien de cause à effet entre ces deux phénomènes, parce que l'individualisme (on peut remonter en Europe jusqu'à l'âge des lumières au XVIIIe siècle, on peut remonter même jusqu'au Moyen Âge), c'est-à-dire une conscience de plus en plus aiguë que l'homme est renvoyé à lui-même dans ses décisions les plus importantes, et la notion de conscience signale bien ce phénomène là. Par contre il y a un lien d'une autre manière peut-être entre la disparition du monde bipolaire et la conception de l'individualisme contemporain. Il me semble, avec la disparition du monde bipolaire, que nous entrons dans une sorte de métissage culturel de plus en plus pluriel, et de plus en plus menaçant d'une certaine manière pour les individus et pour les individualités, pour les sujets que nous sommes. C'est-à-dire que nous contournerons le globe (à la télévision nous sommes affrontés à une pluralité de la vision du monde, de religions), et nous nous trouvons de plus en plus devant un immense supermarché de propositions de sens. Et du coup vous avez plusieurs phénomènes qui s'accroissent. D'un côté vous avez des barrières de protection qui s'élèvent extrêmement fortement, ce qu'on appelle parfois aussi le communautarisme, mais de l'autre côté aussi vous avez ce sentiment de menace éprouvé par beaucoup dans leur propre identité, et l'individualisme est une manière au fond de défendre son propre terrain. J'interprèterais un peu les choses comme cela. Mais on peut discuter de ce point qui est donc de l'ordre du diagnostic.
2. Maintenant Vatican II : c'est une véritable mutation, le Concile lui-même le dit, mais comme toujours dans la tradition de l'Église (et peut-être Benoît XVI aussi comme théologien est-il davantage sensible à cet aspect des choses) il est mis en avant la grande continuité de la tradition chrétienne. Il s'agit évidemment du même Evangile, il s'agit évidemment du même Christ bien sûr, à travers cette tradition. Alors, peut-être aussi dans un souci d'apaisement et de conciliation (parce qu'après chaque Concile on a des turbulences extraordinaires : comparer les choses avec le XVIe siècle, le Concile de Trente, ou encore le Concile de Nicée en 325 qui sont des grandes périodes de turbulences) la papauté a toujours eu la même politique, c'est à dire d'insister sur des continuités. Je pense que c'est cela davantage l'intention de Benoît XVI. Maintenant il faudrait entrer un peu dans les détails et montrer les continuités. Une continuité c'est par exemple la conception de l'Église dans « Lumen Gentium » la première constitution, c'est-à-dire la conception de l'Église communion. L'Église est une communion d'Églises sous la présidence de l'Église de Rome. Ça c'est un grand facteur de continuité. Parce que c'est la vieille idée qu'on a dans

l'Antiquité qui revient ici au Concile Vatican II. Mais si on prend la tradition du XIXe et du début du XXe siècle, alors il y a discontinuité. Souvent dans l'Eglise il y a une discontinuité éprouvée à un moment donné, mais au fond il y a une continuité plus profonde, et un appel. C'est le père Congard qui a beaucoup souligné cela, il y a appel par dessus une tradition récente vers une tradition plus ancienne. C'est un aspect extrêmement important, et Benoît XVI encore une fois est très sensible à cela.

3. Benoît XVI est une figure, à plusieurs visages d'une certaine manière, si je puis dire. Il était brillant jeune théologien, venu avec les évêques allemands au Concile Vatican II comme expert, où il a fait un travail de pionnier extrêmement important pour plusieurs textes en lien avec d'autres théologiens. Il a été connu dans l'Eglise par ce biais là, il a fait les grands commentaires du Concile Vatican II, donc il le connaît parfaitement, à la fois de l'intérieur et comme commentateur. Ensuite après avoir été archevêque de Munich où il est intervenu, c'est là peut-être pour la première fois d'une manière jugée par certains comme conservatrice, au moment du synode sur la famille, et c'est à partir de ce moment-là qu'il a été nommé ensuite par Jean Paul II à la tête du dicastère qui est la congrégation pour la doctrine de la Foi. Mais il ne faut jamais oublier qu'un président de la congrégation pour la doctrine de la Foi a un rôle extrêmement précis, c'est-à-dire de veiller d'une certaine manière à la fidélité de la foi, et donc on a dit qu'il était assez conservateur. Moi je suis plutôt convaincu maintenant après-coup qu'il a été un certain nombre de fois mis en minorité à l'intérieur de son propre dicastère, parce qu'à l'intérieur de ces dicastères on vote aussi, ce sont des grandes commissions, et un président n'est pas tout à fait autonome. Donc je pense que sur un certain nombre de questions, il faudrait regarder cela de près, il a été mis en minorité. J'ai plutôt confiance dans son pontificat à l'heure actuelle, qui sera probablement infiniment plus discret, si je puis dire, ce n'est pas un jugement de valeur, que le pontificat précédent. Ça va moins se jouer sur la scène publique, et peut-être avons-nous besoin aussi d'un temps d'arrêt, d'une certaine manière d'un temps de silence, c'est-à-dire moins de paroles venant de Rome, moins de textes. C'est une garantie aussi que les Eglises locales, les Eglises orientales utilisent beaucoup cela, puissent développer davantage leur propre autonomie.

Questions :

1. *De quelle manière le Concile a abordé la question de l'œcuménisme et des autres religions de la planète ?*
2. *Est-ce que Vatican II n'était pas trop optimiste avec le souvenir des « trente glorieuses ». N'y a-t-il pas aussi une contradiction entre « mon royaume n'est pas de ce monde » et le parti pris optimiste exprimé pour la participation de l'homme à ce monde ?*
3. *L'ancrage dans nos Eglises locales, dans les conseils pastoraux nécessitent une formation car on ne peut parler que de ce qu'on connaît. Que faire à ce sujet ?*

Réponses de Christoph Theobald :

Ce sont des questions très importantes, peut-être plus particulièrement d'abord la première.

1. La première question où il y a deux questions adjacentes, la question de l'œcuménisme, et il faut peut-être garder à ce terme œcuménisme sa véritable signification : il concerne les relations internes au christianisme entre les différentes Eglises, et il faut bien distinguer donc ce jeu de relations, donc au fond l'unité des chrétiens, d'un deuxième problème qu'il faut encore clarifier, le rapport au judaïsme et aux autres religions. Le Concile Vatican II a passé beaucoup de temps à aborder ces deux chantiers, et à avancer à travers la notion fondamentale qui est celle du dialogue. Alors il y a peut-être une première réponse à donner maintenant, je n'interviens pas sur le rapport de l'œcuménisme proprement dit il y aurait beaucoup de choses à dire là-dessus, mais la question était d'abord formulée ainsi : le rapport aux autres religions. C'est donc le décret *Nostra Aetate* sur

le rapport entre l'Eglise et les autres religions. Il y a d'abord une première affirmation qui se trouve aussi dans *Gaudium et Spes*, et que je vais vous lire parce que elle est de nouveau assez ancienne finalement, et oubliée, et finalement nouvelle. Le Concile parle ici de ceux qui ne croient pas au Christ, et dit que la question du Salut est pour tous les hommes de bonne volonté (vous avez déjà entendu ce terme), dans le cœur desquels invisiblement agit la grâce. En effet puisque le Christ est mort pour tous (ça revient continuellement) et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, au fond tout homme est affronté à la même question, c'est-à-dire à vivre son métier d'homme. Le Concile ajoute ici « l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu seul connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal ». C'est la première fois que les choses sont dites d'une manière aussi claire au fond sur la question du Salut. Vous vous rappelez la vieille formule « hors de l'Église point de Salut », le Concile reprend cela, et tente d'interpréter cette formule. C'est une nouveauté qui éclaire. Là il n'y a pas une rupture, mais il y a quand même une césure. La décision du Salut c'est une question de conscience en dernière instance. On pourrait longuement parler de cela. Cela veut dire pour le Concile Vatican II : ce n'est pas l'Islam, ce n'est pas le Bouddhisme qui sauve l'être humain, et ce n'est même pas l'Église qui sauve l'être humain. Il faut bien le dire : ce qui sauve l'être humain, c'est le rapport droit à sa propre conscience. Quand vous dites cela, c'est parce que la grâce agit dans la conscience de l'être humain. Si vous dites cela, alors du coup la question des rapports interreligieux prend une nouvelle signification. C'est là où on a introduit, d'ailleurs plus tard, la notion de dialogue de conscience à conscience. J'espère que vous avez déjà fait cette expérience, moi je l'ai faite à plusieurs reprises, d'avoir à discuter par exemple avec des musulmans, et quand il y a une sorte de lien, ce n'est pas avec l'Islam, c'est avec des musulmans. Si vous entrez dans un échange un peu approfondi où les questions humaines tout d'un coup passent, sur le devant de la scène, vous éprouvez réellement une relation de conscience à conscience, et vous êtes devant le mystère de l'être humain. Le Concile nous conduit vers cela dans l'échange avec les autres religions. Il n'y a rien d'un syncrétisme, il n'y a rien d'un relativisme dans le texte, je le souligne.

2. En ce qui concerne l'optimisme de Vatican II après « les 30 glorieuses », connaissant maintenant un peu les textes, je ne le pense pas. Il y a eu un débat extrêmement fort entre les Français et les Allemands sur *Gaudium et Spes*, et les Allemands ont plutôt reproché aux experts et aux théologiens français et canadiens d'être trop optimistes. Et le reproche inverse a été fait aux évêques et aux experts allemands. Je pense que le Concile a été fait dans une sorte de triangle pourrait-on dire à l'époque, ce qui est la limite, la véritable limite du Concile, au moins la première partie, et le Concile a été fait très largement par les experts français, allemands, hollandais et belges. Mais il y a une sorte d'équilibre qui s'est produit, et si vous regardez bien le texte de *Gaudium et Spes*, il parle de l'angoisse, il parle de la croix du Christ, il parle de la question du mal, et c'est là où même si on sent un certain utopisme, mais on a besoin d'utopie aujourd'hui je pense, il y a un réalisme parce que les questions de la souffrance de l'être humain, la pauvreté sous toutes ses formes, pas uniquement économique, la fragilité psychologique, je l'ai beaucoup souligné tout à l'heure, est pris au sérieux dans le texte. Alors évidemment c'est un texte qui a été composé dans les années 60-65 c'est clair.
3. L'ancrage dans l'Église locale me paraît vraiment à l'heure actuelle être la question principale, la question de la formation. Je pense cependant que nous n'avons jamais eu une Église aussi bien formée. Il faut le dire vous n'avez plus aucun diocèse en France ou il n'y a pas un service de formation, c'est souvent un des services les plus importants au plan diocésain : notamment dans la région parisienne on a des institutions de formation, il y a beaucoup de choses qui sont faites à ce niveau-là. La question est plutôt comment garder cette formation proche des besoins extrêmement diversifiés des chrétiens à la base ? Il y a peut-être des choses à privilégier, comme la formation biblique à l'heure actuelle, j'en suis convaincu, parce qu'il y a une sorte d'intelligence des situations qui se transmet avec l'Écriture. Je trouve que vous faites quelque chose d'extrêmement courageux, en faisant des groupes de lecture sur des textes qui concernent davantage l'engagement des chrétiens dans la société, là où il y a une école de discernement qui se met un peu en place. Ce

n'est pas uniquement la lecture de textes qui est important, mais c'est au fond comment les textes produisent-ils une capacité de décider. Vous voyez c'est cela votre difficulté : il n'y a pas de situation idéale. On a quelques principes et on est dans des conflits de décision, et souvent il faut pondérer, et comment va-t-on pondérer. C'est cela pour moi la véritable formation.

Question :

Pouvez-vous nous parler des limites de Vatican II ?

Réponse de Christoph Theobald :

En 1960-1965 on est encore dans une situation où on peut parler d'un humanisme européen. C'est-à-dire une sorte de culture de fond commune, même s'il y a une laïcité qui existe depuis bientôt une centaine d'années en France, et aussi dans d'autres pays, mais c'est une sorte de laïcité qui vit tacitement d'un certain nombre de valeurs fondamentales. Je les ai nommées tout à l'heure : le respect de la conscience, la solidarité, l'égalité, la justice, la responsabilité etc. Nos démocraties en Europe ne peuvent pas vivre sans ce fond humaniste, et l'Eglise du Concile Vatican II se construit là-dessus. Alors ce qu'on peut constater maintenant, c'est cela la limite du Concile, ce socle de valeurs n'existe plus d'une certaine manière. Il y a une extraordinaire crise de transmission de cet ensemble là. Et ce qui a peut-être fondamentalement changé dans le système des valeurs en Europe, c'est l'entrée du provisoire. Pour être très bref je le dirai comme cela : dans l'ancienne Europe, les êtres humains concevaient leur existence comme une totalité entre la naissance et la mort, et les décisions que l'on prenait n'étaient prises qu'une seule fois. On se mariait, il y avait une sorte de continuité dans l'existence. Mais dans nos sociétés actuelles tout est devenu provisoire. Et au fond même la conception du droit a fondamentalement changé, parce que le droit c'est une manière de gérer le provisoire au mieux. C'est peut-être cela la difficulté de fond.

Je reviens à la progression de l'individualisme. Le Concile n'a pas pu aborder cela à l'époque. Comment vivre avec le provisoire ? Comment créer quand vous avez plusieurs étapes de votre vie qui sont souvent assez décousues ? Pensons à toutes les ruptures de conjugalité, la recomposition des familles, le métissage culturel dans nos sociétés, pensez à ce qui se passe dans les banlieues à l'heure actuelle, l'hiver dernier etc., les problèmes des migrations, il y a des menaces très fondamentales qui pèsent sur l'identité humaine. C'est peut-être cela qui fait d'ailleurs nous éprouver aujourd'hui un certain optimisme du Concile Vatican II. C'est là où il faut peut-être commencer très petitement, très modestement, à recréer des petits laboratoires ecclésiaux, associatifs où il y a des choses qui se fondent, où des valeurs humaines peuvent être vécues et transmises. Ça c'est la limite à mon avis du Concile Vatican II. Qui aujourd'hui peut lire ça ? Je voudrais connaître en France le pourcentage des évêques qui ont lu ce texte. C'est un problème culturel. L'Église du Concile Vatican II croit encore trop dans la force des textes. C'est pour ça que je vous ai dit, peut-être un temps de jeûne et de silence où il y a moins de textes, des textes plus petits, par exemple la première encyclique de Benoît XVI qui est un texte tout à fait remarquable de ce point de vue là. C'est peut-être la première encyclique de l'histoire, (le genre littéraire, existe depuis environ 250 ans) qui s'appelle encyclique mais qui a complètement révolutionné la forme. Avez-vous déjà vu un pape citer Nietzsche ? C'est un texte trop occidental, c'est sa limite. Je ne sais pas comment les Indiens peuvent se retrouver là-dedans. C'est encore un autre problème qui apparaît ici : le problème culturel. Donc, plus de silence au niveau officiel et des minis opérations, les paroisses, les communautés c'est là où il faut travailler me semble-t-il. Et un jour on pourra repasser au plan universel. C'est la limite et peut-être l'ouverture pour la suite.